Document généré le 19 avr. 2024 19:39

Service social

Rencontre...!

Georges Riondé

Volume 42, numéro 1, 1993

Culture et intervention

URI : https://id.erudit.org/iderudit/706595ar
DOI : https://doi.org/10.7202/706595ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Riondé, G. (1993). Rencontre...! *Service social*, *42*(1), 3–4. https://doi.org/10.7202/706595ar

Tous droits réservés © Service social, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

C O N T E

Rencontre…!

Ma voiture est en panne. Quelqu'un doit me prendre en passant. L'hiver s'annonce. Il ne fait pas chaud. J'ai les mains bien enfoncées dans les poches de mon pardessus. Dans celle de droite il y a l'étui de mon trousseau de clés, que je « tripote » machinalement. Pour ne pas me refroidir, au lieu d'attendre immobile je marche en remontant cette rue pas très large qui part d'un grand carrefour de Nanterre. Je me retourne de temps à autre, guettant la voiture amie. Il est près de huit heures, la nuit est tombée depuis longtemps.

Dans un halo de brume légère les réverbères éclairent le sol d'une lumière pâle, laissant entre eux de vastes zones sombres. Il n'y a personne. À cette saison et à cette heure les gens sont déjà blottis chez eux.

Tout à coup, à environ cent cinquante mètres, sur le trottoir opposé, j'aperçois la silhouette un peu floue de quelqu'un marchant en sens inverse du mien.

Petit à petit l'image se précise. C'est un homme. Il avance assez lentement.

Lorsqu'il passe sous un réverbère il me semble que l'homme est originaire d'Afrique du Nord. Je me retourne. Toujours pas de voiture, ni personne d'ailleurs, ni derrière, ni devant moi, hormis cette silhouette que cette fois je distingue parfaitement. C'est bien un Maghrébin. Il est à environ cinquante mètres. Je le vois hésiter un instant avant de s'approcher du bord du trottoir. Il en descend et commence à traverser la rue obliquement. Il devient vite évident que nos trajets respectifs vont converger.

Un coup d'œil par-dessus mon épaule, personne ! Il n'y a personne que lui et moi et, c'est maintenant certain, nos chemins vont se recouper.

Instinctivement, ma main serre le trousseau de clés dans ma poche. À mesure que l'homme se rapproche, je sens mon ventre se creuser. Réflexe incontrôlé, comme ma respiration qui s'accélère. Je commence à percevoir les battements de plus en plus rapides et sourds de mon cœur.

L'homme n'est plus qu'à quelques mètres. Il monte sur le trottoir. Il avance droit sur moi. J'ai le souffle court et la poitrine serrée. Sans le montrer, je m'attends à tout et mes jambes ont un léger tremblement.

L'homme est maintenant tout proche, ma tension est extrême.

Subitement, à un mètre cinquante, il se baisse. Il vient de ramasser quelque chose. Je m'arrête. Il se redresse et me regarde avec un sourire heureux. Il me dit avec son accent : « Regarde, je l'ai retrouvé ! »

C'était son porte-monnaie qu'il avait perdu... J'étais épuisé !

Georges Riondé